

Hohoff l'intéresse particulièrement, dans la mesure où ce prêtre catholique se réfère à la théorie du valeur-travail de Marx et donne à la doctrine sociale chrétienne une orientation clairement anticapitaliste.

En 1926, Bauer rédige le chapitre sur la « question religieuse » dans le Programme approuvé lors de l'historique Congrès de Linz du Parti Social-Démocrate Autrichien. Son livre de 1927, *Sozialdemokratie, Religion und Kirche*, le plus important qu'il ait publié sur ce thème, est une défense et illustration du document de Linz. Il s'agit d'un appel aux croyants et non-croyants à s'unifier dans le combat contre le capitalisme, dans la lutte pour la libération des travailleurs, laissant à l'avenir la question des différents visants du monde.

Pour cela il faut que la religion cesse d'être une affaire publique, le monopole d'une *Staatskirche*, une Église d'État, pour devenir *Privatsache*, affaire privée. Ce qui exige deux types de mesures radicales : l'expropriation des biens de l'Église et sa séparation d'avec l'État. Il ne s'agit pas, insiste Otto Bauer, d'une attaque contre la religion, mais au contraire, d'un chemin vers la liberté et la démocratie, vers la libération de la religion, comme sentiment authentique, de sa manipulation par la politique et l'État. D'ailleurs, observe-t-il, l'exigence de séparation entre l'Église et l'État n'est pas née avec le socialisme ou la libre-pensée : ce sont des mouvements religieux critiques, comme les anabaptistes allemands de 1500, ou les baptistes anglais du XVII^e siècle qui l'ont formulée pour la première fois, et sa première concrétisation a eu lieu dans la Constitution américaine de 1787, sans nullement porter préjudice aux différentes communautés religieuses des États-Unis.

L'orientation de plus en plus autoritaire du gouvernement social-chrétien autrichien, dirigé d'abord par le prêtre Ignaz Seipel – responsable de la répression anti-ouvrière de juillet 1927 – et ensuite par le dictateur Dolfuss, de tendance fascisante, va provoquer chez Otto Bauer, contraint à s'exiler du pays après la sanglante défaite des socialistes dans la guerre civile de 1934, un tournant anticlérical.

Michael Löwy.

118.24

LAURANT (Jean-Pierre).

Le Regard ésotérique. Paris, Bayard, 2001, 256 p.

Sous une forme éditoriale visant un public plus large que celui des seuls spécialistes, J.-P.L. nous offre un livre dense, érudit, pas-

sionnant. Hésitant aussi quant à son interprétation d'ensemble du parcours historique du « regard ésotérique ». Cette hésitation offre au lecteur la liberté de ne pas suivre l'auteur quand il pense que ce « regard » « resurgit d'âge en âge dans des attitudes constantes tant au niveau de ses buts – réaliser effectivement l'accès à l'absolu – qu'au niveau des moyens spécifiques mis en œuvre pour y parvenir ».

En parlant de « regard ésotérique » J.-P.L. entend « qualifier l'ensemble de la démarche ésotérique », aussi bien celle qui a prolongé « les spéculations théologiques comme une gnose appuyée sur des savoirs annexes », que celle qui a « pris ses marques » par rapport à « la science rationnelle ».

L'A. reprend à son compte les quatre éléments fondamentaux de la pensée ésotérique définis par A. Faivre auxquels il en ajoute un : les correspondances entre les mondes célestes et la terre, la nature conçue comme un être vivant, le rôle essentiel de l'imagination et des médiations, l'expérience de la transmutation, la nature de la transmission – de maître à disciple – par l'initiation (ce dernier critère n'est pas décisif chez A. Faivre).

Densité de l'ouvrage qui réussit à tenir l'ambition du projet de donner à voir comment se concrétise la démarche ésotérique, de préciser à travers quelles filières et réseaux elle s'est transmise et comment elle s'est « adaptée » aux divers âges de l'histoire humaine depuis la Grèce des sociétés pythagoriciennes à aujourd'hui et comment elle se retrouve dans les diverses traditions religieuses. L'ouvrage est ainsi judicieusement construit selon trois « entrées » : l'axe historique, l'axe thématique, la question des « mêmes yeux pour connaître aujourd'hui ? ». Le second axe, l'« anthologie thématique » traite du « maître et de l'initiation » (J.-P.L. distingue trois genres de maîtres : le maître divin, les maîtres mythiques, la forme humaine du maître-divin ou « le noble voyageur »), de la symbolique du corps, de « Dieu ? ». J.-P.L. allie ici érudition et pédagogie en usant de longues citations très bienvenues.

La première partie dresse un vaste panorama historique. Après les évocations nécessairement brèves mais très suggestives des « transmissions » juive, arabo-musulmane, chrétienne, il analyse particulièrement vigoureusement les « révolutions du savoir » à travers lesquelles se sont structurées, depuis le XVI^e jusqu'au XIX^e siècle, des figures diverses de la pensée ésotérique. La mise en exergue de la prégnance de la pensée ésotérique sur tous les courants de pensée qui ont inventé la modernité (des humanistes aux hommes des Lumières en passant par

Descartes et certains protestantismes) est fort utile.

Avec la mise en perspective historique dans la longue durée effectuée par l'A., l'aujourd'hui de la troisième partie de l'ouvrage commence au début du XX^e siècle : avec la remise en cause du « mythe de la libération de l'homme par la science ». De longues pages sont consacrées à René Guénon que J.-P.L. connaît particulièrement bien, pages de synthèse remarquables s'agissant de cerner l'itinéraire de Guénon inscrit dans un triple héritage (le traditionalisme catholique, la méthode critique scientifique, l'occultisme du XIX^e siècle), sa pensée et l'ascendant qu'elle a pu exercer. La discussion de Guénon avec Coomaraswamy (conservateur du musée des Beaux-Arts de Boston, de père tamoul et de mère indienne) sur la Tradition éternelle et la manière dont J.-P.L. nous la rapporte nous font bien pénétrer au cœur des préoccupations des ésotéristes du premier XX^e siècle : « quel statut donner aux traditions pré-hindoues des Indes mêmes ? L'approche de l'historien était plus ouverte que celle de Guénon qui, intégrant toute l'histoire humaine dans un *système unitaire, s'efforçait d'établir une hiérarchie des origines* (souligné par moi, F.C.), rattachant les Indes à la grande Tradition polaire primordiale, alors que les Sumériens, aux sources de la Bible, ne seraient issus que d'un centre secondaire. Le bouddhisme ne pouvait être réduit à une pure hétérodoxie aux yeux d'un Oriental et Coomaraswamy sut lui démontrer texte en main, que la voie ouverte par le Bouddha était partie intégrante de la Tradition ».

Parce que J.-P.L. connaît moins bien les Nouveaux mouvements religieux de ces quarante dernières années et que je les connais bien, son chapitre « Ésotérisme et nouveaux mouvements religieux » m'apparaît léger en données et plus que discutable. Sa ligne d'interprétation essentielle – il y a « retraitement des matériaux » mais le regard de fond reste « inchangé » (p. 201) – montre ici nettement ses faiblesses ... ou plutôt n'est plus « compensée » par la satisfaction d'une saisie d'ensemble de la tradition ésotérique indéniablement forte.

La question que pose de manière particulièrement aiguë ce chapitre est celle des réinterprétations. Qui ne concerne d'ailleurs pas seulement la période actuelle et J.-P.L. pose lui-même la question d'entrée de jeu, dès après son chapitre introductif (chap. 2, « La transmission, de l'héritage à la réinterprétation »). Mais pour la période actuelle il rencontre forcément de front la question du « bricolage », du « tricotage » a dit plus récemment D. Hervieu-Léger évitant ainsi un terme qui peut poser problème,

de l'« assemblage » de divers matériaux de provenances diverses agencés pour des usages variés dans un moment historique précis. Ce moment, J.-P.L. l'évoque, essentiellement sous l'aspect de « l'extension de l'espace et du temps », mais pour estimer que la nouvelle donne, loin de « remettre en cause les modes d'approche, (...) renforce les schémas classiques d'explication (... qui restent) inchangés, abstraction faite du retraitement des matériaux ». Cette idée force de J.-P.L. ne l'empêche cependant pas, à certains moments, de suggérer de véritables mutations qui s'opèreraient selon une logique de « compromis ». À vrai dire ce mot n'intervient qu'une fois (p. 195) : je le relève car c'est en ce sens que j'aurais aimé voir J.-P.L. aller plus loin. Mais J.-P.L. n'est pas sociologue mais historien et érudit, et dans son domaine de compétences son apport est fondamental. Il apporte des données et certaines mises en perspectives qui, peut-être discutables, donnent beaucoup à penser. Plus généralement, sa manière de présenter l'ésotérisme est très stimulante, notamment, pour ma part, quand je peux y voir à l'œuvre la centralité de la pensée hiérarchique et de la conception unitaire du monde qui, manifestement, soutiennent non seulement des entreprises de savoir mais également des aspirations sociales.

Françoise Champion.

118.25

LÖWY (Michael).

Walter Benjamin : Avertissement d'incendie, une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire ». Paris, PUF, 2001, 137 p. (coll. « Pratiques théoriques »).

Les « thèses *Sur le concept d'histoire* » de Walter Benjamin sont une suite de dix-huit brèves propositions et, aux yeux de M.L., l'« un des textes philosophiques et politiques les plus importants du XX^e siècle ». Benjamin ne comptait pourtant pas les publier et ne les avait même adressées qu'à quelques proches, aux nombres desquels Arendt et Adorno. Elles parurent d'abord en 1942, sous la forme d'une brochure confidentielle de l'Institut de recherche sociale de Francfort exilé aux États-Unis, suivie d'une traduction française dans les *Temps modernes* d'octobre 1947. Mais c'est avec la publication dans le premier recueil de l'œuvre de Benjamin, édité par Adorno en 1955, que devait s'ouvrir une discussion jamais épuisée sur l'interprétation de ce propos singulier, souvent allégorique et dont M.L. reconnaît le caractère « énigmatique, allusif, voire sibyllin » ; un débat encore relancé en 1974 par l'édition des notices préparatoires et d'une traduction française par